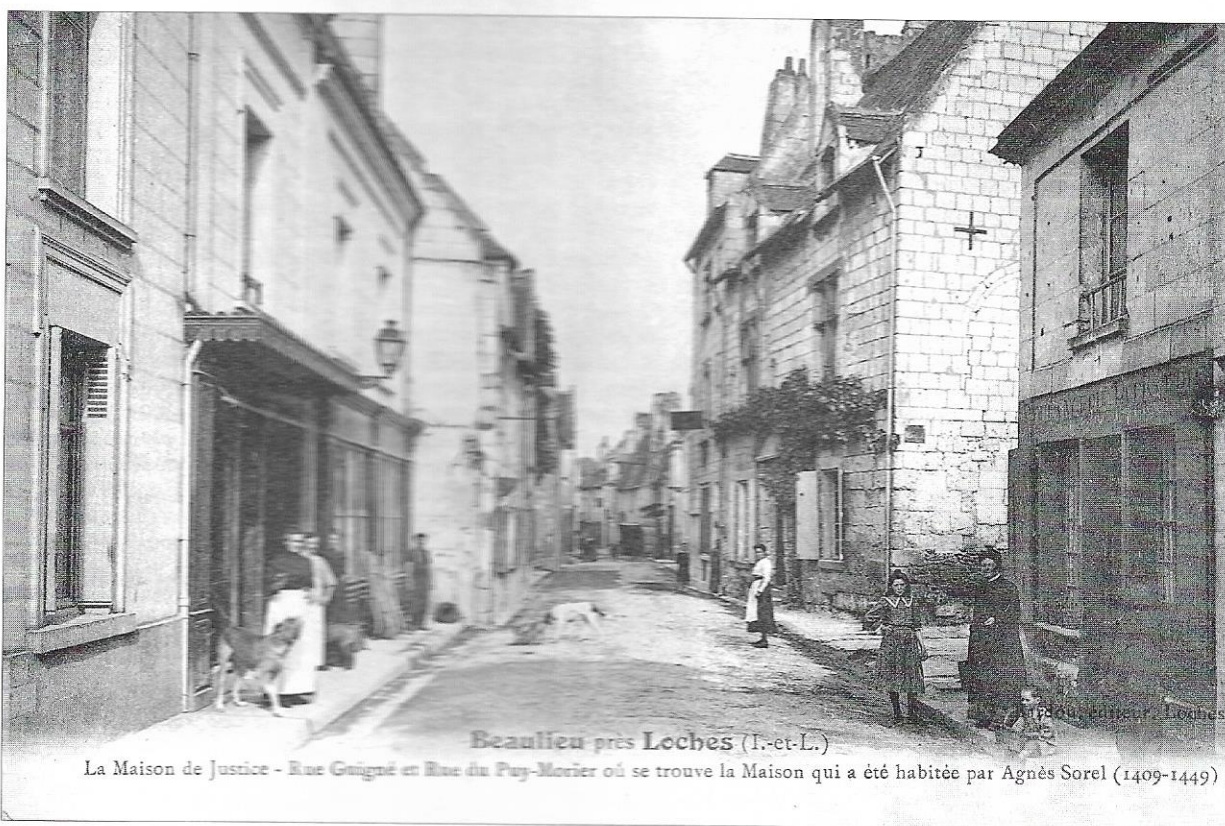


du haut d'un clocher

beaulieu-les-loches



Denis Vappereau

Beaulieu près Loches (I.-et-L.)

La Maison de Justice - Rue Guigné et Rue du Puy-Morier où se trouve la Maison qui a été habitée par Agnès Sorel (1409-1449)

*A un jet de pierre de la citadelle lochoise, il est un autre sommet du tuffeau-roi.
Haut lieu du patrimoine, Beaulieu-les-Loches se révèle l'une des plus riches cités de Touraine.
Les vieux logis se pressent au coude-à-coude dans ce bourg né de la volonté du Faucon Noir,
le plus rude des guerriers du Moyen Age ayant fait construire là une abbaye
« où il réunirait une assemblée de moines qui interviendraient jour et nuit pour le salut de son âme ».
Riche de trois paroisses, cette cité fut au spirituel ce que Loches fut au temporel,
ces villes-sœurs ayant aussi été sœurs ennemies,
d'où de multiples incidents, parfois même tragiques, ainsi que le souligne Bernard Briais
dans ce dossier consacré au glorieux passé de l'antique cité bellilocienne.
Laquelle ne s'est pas endormie sur ses vieilles pierres,
ainsi qu'on le verra dans le volet contemporain de cette étude.
Y constatera-t-on encore qu'au printemps prochain, « il y a trente lieues entre Loches et Beaulieu »
... alors que les deux villes se touchent ?*

Une ville autour d'une abbaye

Dans son « Dictionnaire de Loches », publié en 1812, J.M. Dufour, s'appuyant sur un texte manuscrit du début du XI^e siècle portant la mention « Belli Locus », s'empressait de désigner Beaulieu comme le « Lieu de la guerre », une origine qu'aucun événement historique connu ne venait étayer. Bien que sans fondement, cette étymologie n'en a pas moins été sans cesse reprise par les historiens locaux. En réalité, toutes les chartes, à partir du XII^e siècle, mentionnent « Bellus Locus », ce qui, loin de faire allusion aux combats ou à la guerre, qualifie un lieu agréable, un « Beau lieu », un endroit propice au repos, à la méditation, ce qui est en parfait accord avec la vocation du site puisque Beaulieu fut, pendant des siècles, la cité des moines, un centre religieux de première importance...

La décision du Faucon Noir

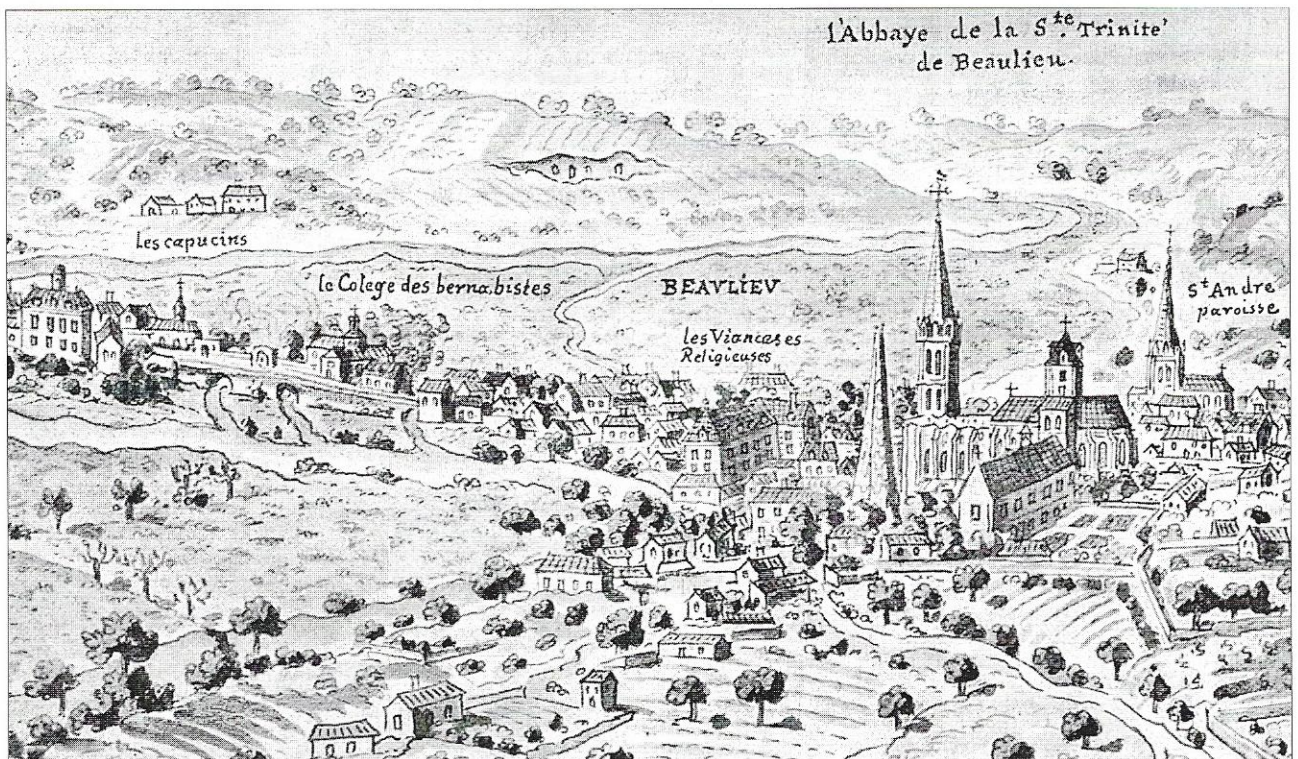
Beaulieu vit le jour voilà bientôt mille ans par la volonté d'un homme, le comte d'Anjou Foulques Nerra, le redoutable Faucon Noir, personnage étonnant, qui fut, en effet, l'un des plus grands féodaux du XI^e siècle, plus puissant que son suzerain, le roi de France, auquel il n'hési-

tait pas à tenir tête, car ce seigneur-là ne reconnaissait aucun maître. Toute la vie de Foulques Nerra fut marquée du sceau de l'outrance et de la démesure, enchaînant exploits chevaleresques et crimes infâmes, faisant alterner les actions les plus noires avec les gestes les plus nobles et les plus généreux...

Le Faucon Noir fut d'abord un batailleur infatigable qui agrandit les terres de ses ancêtres, enlevant notamment la Touraine aux comtes de Blois. Afin d'ancrer plus solidement ses domaines, il les quadrilla de tout un réseau de forteresses, dont celle de Loches représentait une des pièces maîtresses. S'il veillait hardiment sur ses biens terrestres, Foulques Nerra n'oubliait pas pour autant de se préparer un avenir dans l'Au-delà, une place que ses innombrables forfaits risquaient de compromettre. Ainsi, en 996, il fut excommunié pour être entré à cheval et en armes dans la basilique Saint-Martin de Tours afin d'y pourchasser un chanoine. Pire ! Pour se débarrasser de sa première épouse, Elisabeth de Vendôme qui ne lui donnait pas d'héritier mâle, il l'avait fait accuser d'adultère pour mieux l'envoyer au bûcher ! Pour racheter de tels crimes, le Faucon Noir savait qu'il

devait y mettre le prix. Aussi n'hésitait-il pas, parfois, à payer de sa personne. On le vit en particulier accomplir plusieurs pèlerinages en Terre Sainte. Il sut également se montrer généreux envers l'Eglise, en bâtissant à ses frais sanctuaires et monastères. Vers 1007, il décida ainsi de fonder en Touraine, sur la rive droite de l'Indre, face à sa forteresse de Loches, l'abbaye bénédictine de Beaulieu. Les archives anciennes de cet établissement religieux ayant depuis longtemps disparu, et les quelques documents relatifs à sa fondation étant douteux, on ne peut que rapporter la tradition selon laquelle cette fondation aurait été faite par Foulques Nerra afin d'expié l'assassinat du comte du Maine, Hugues de Beauvais. Le moine chroniqueur bourguignon Raoul Glaber, dont les écrits n'ont pas grande valeur historique, précise que le comte d'Anjou voulait réunir là « une assemblée de moines qui interviendraient jour et nuit pour le salut de son âme. »

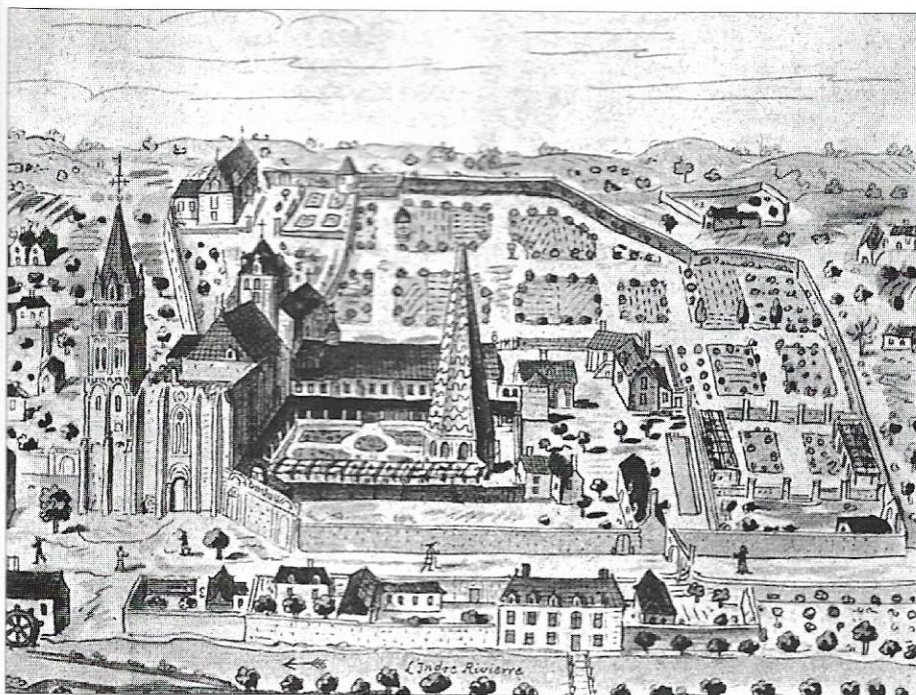
Pour organiser cette nouvelle abbaye, Foulques Nerra fit appel au bénédictin Odon, déjà abbé de Saint-Genou dans le diocèse de Bourges. Celui-ci fut donc le premier abbé de Beaulieu. Tout serait allé pour le mieux dans le meilleur des



Le comte d'Anjou, Foulques Nerra, qui avait l'habitude de marchander avec le Ciel, eut l'idée, après avoir fait assassiner Hugues de Beauvais, de construire à Beaulieu une abbaye « où il réunirait une assemblée de moines qui interviendraient le jour et la nuit pour le salut de son âme ». Par souci d'efficacité, le Faucon Noir « commença à s'enquérir auprès de toute personne à l'esprit religieux des saints en la mémoire de qui il pourrait, de préférence à tout autre, fonder cette église ». Mieux valait choisir des intercesseurs bien placés auprès de Dieu !

beaulieu-les-loches

du haut d'un clocher



Sur les conseils de son épouse Hildegarde, Foulques Nerra décida de dédier sa nouvelle abbaye à la Sainte-Trinité, ainsi qu'aux « Chérubins et Séraphins », eux qui forment la première catégorie des anges dans la hiérarchie céleste, « ne pouvant me procurer de plus puissants suffrages, et plus propres à éteindre les flammes éternelles », précise-t-il.

mondes si l'archevêque de Tours, Hugues de Châteaudun, dont la famille était alliée aux comtes de Blois, principaux ennemis des Angevins, n'avait tenté de contrarier les pieux projets de Foulques Nerra. Prétendant que le comte d'Anjou avait usurpé des biens à l'Eglise, il refusa de venir consacrer l'abbaye tant que ces biens n'auraient pas été restitués. Il en fallait davantage pour arrêter le Faucon noir : « Ayant pris avec lui une copieuse somme d'argent et d'or, raconte Raoul Glaber, il alla à Rome exposer au pape Jean la cause de son voyage, et ensuite, s'enquérant du prix de ce qu'il avait demandé, il lui fit don de nombreux présents ». Quand il revint à Beaulieu, vers 1007, il était accompagné du cardinal Pierre, évêque de Piperno, qui devait procéder, au nom du Souverain Pontife, à la consécration de l'abbaye, au grand dam des évêques des Gaules qui virent là « une audace sacrilège procédant d'une aveugle cupidité, où l'un recevait ce que l'autre avait usurpé » ! Et, pour que la morale soit sauve, Raoul Glaber ajoute qu'à peine les cérémonies terminées, à l'approche de la « neuvième heure », s'éleva soudain une furieuse tempête qui emporta la charpente de l'église abbatiale, signe évident, selon lui, de la colère divine !

En tout cas, n'en déplaît aux évêques et au Ciel, l'abbaye était bel et bien fondée. Dédicée aux « Chérubins et Séraphins » ainsi qu'à la Sainte-Trinité, elle avait été généreusement dotée par Foulques Nerra qui ne faisait jamais les

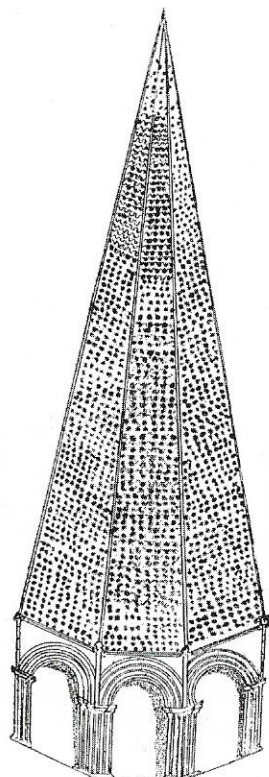
choses à moitié. Outre le droit de justice, les moines avaient le droit de tenir à Beaulieu un marché hebdomadaire, source de revenus appréciables. Ils pouvaient prendre à volonté du bois dans une partie de la forêt de Loches appelée Boisoger, en aval sur l'Indre, et y mener leurs porcs à la glandée... Don Galland, auteur au XVIII^e siècle d'une « Histoire de l'abbaye », prétend que les bénédictins jouissaient également du privilège de battre monnaie, ce qu'aucun document ne vient confirmer. Foulques Nerra mourut à Metz en 1040, au retour de Terre Sainte. Son corps fut ramené à Beaulieu où il désirait reposer. Avec le temps, son tombeau disparut, mais des fouilles entreprises en 1870 permirent de mettre au jour un sarcophage renfermant quelques ossements qui pourraient être ceux du fameux Faucon noir : « Deux fémurs brisés, quelques fragments de vertèbres, les deux clavicules, l'axis, des phalanges, les deux temporaux et la tête avec ses deux mâchoires garnies de toutes leurs dents. » Quant à son âme, s'il en avait une, le procès-verbal des fouilles ne dit pas si elle repose au Paradis !

Heurs et malheurs de la cité des moines

Aux siècles suivants, le monastère fondé par le comte d'Anjou accrut ses richesses grâce à la largesse de nombreux donateurs. Il deviendra un des établissements les plus importants de

Touraine, atteignant sans doute son apogée au XIV^e siècle. L'abbaye de la Sainte-Trinité ne devait pas seulement son prestige à la réputation de sainteté de ses moines, mais aussi à la qualité de ses reliques parmi lesquelles on trouvait un fragment de la « vraie » croix, des cordes qui avaient servi à lier les mains du Christ, une côte de Saint Laurent, des restes de multiples autres saints et, surtout, un morceau du Saint-Sépulcre de Jérusalem rapporté par Foulques Nerra. La légende ajoute que le comte d'Anjou avait arraché la précieuse pierre avec ses dents !

Cette prospérité de l'abbaye se répercutait sur la petite ville qui, peu à peu, s'était développée à ses pieds, les bénédictins assurant sécurité et travail. Beaulieu comptait même trois paroisses avec chacune sa propre église, alors qu'en face, sur l'autre rive de l'Indre, Loches n'en avait qu'une seule. Si l'église Saint-André, à l'est du bourg, a disparu, il reste quelques vestiges de l'église Saint-Pierre, rue Bourgeoise, derrière le bâtiment portant le n° 29. Mais la mieux conservée est l'église Saint-Laurent qui dresse son élégant clocher tout près de l'abbaye. Outre ses trois églises et son abbatiale, Beaulieu possédait aussi plusieurs chapelles comme la petite chapelle Sainte-Barbe, toujours visible le long de la route de Saint-Germain. Elle avait été fondée à la fin du XV^e siècle par le curé de Saint-André,



Une pyramide s'élevait dans la cour de l'abbaye.

beaulieu-les-loches

du haut d'un clocher

Jean de Cignory, dans le cimetière de La Varenne (cimetière désaffecté au XVIII^e siècle). Chaque veille de Saint-Jean, le curé de la paroisse Saint-André venait allumer le feu de joie qui rassemblait, devant la chapelle, la population de Beaulieu. En repartant, chacun emportait un morceau de bois calciné qui, disait-on, avait le pouvoir de protéger maisons et récoltes contre l'orage ou la tempête.

La Guerre de Cent Ans porta un coup très dur à Beaulieu et à son abbaye. La ville, dépourvue de fortifications, fut occupée et en partie brûlée une première fois par les Anglais vers 1366. Après ce désastre, on s'empressa d'entourer la place d'une muraille, mais ce ne fut pas suffisant pour empêcher, en 1412, le retour de l'ennemi, une troupe de huit mille hommes ayant à sa tête le duc de Clarence, second

fils du roi d'Angleterre. Furieux de n'avoir pu occuper Loches, trop bien fortifiée, ce dernier semble avoir voulu se venger sur Beaulieu. La cité fut mise à feu et à sang, et l'église abbatiale en grande partie détruite. Aujourd'hui encore, plus de cinq siècles après, la rue « Brûlée » rappelle ce dramatique événement. L'abbé André de Bernard tomba aux mains des Anglais qui l'emmenèrent outre-Manche, le malheureux bénédictin n'ayant retrouvé la liberté que six ans plus tard ! L'abbaye eut bien du mal à se relever de ces « pilleries, roberies et incendies ». Ainsi, il faudra aux moines près de trois quarts de siècle pour rebâtir leur église abbatiale.

Dans la seconde moitié du XVI^e siècle, d'autres malheurs s'abattirent sur le monastère. Ainsi en 1562, au cours des Guerres de Religion, il fut, une fois de plus,

pillé de fond en comble, par les protestants cette fois. Quelques années plus tard, en 1576, l'abbaye hébergeait François, duc d'Alençon, le frère du roi Henri III. C'est là que sa mère, Catherine de Médicis, vint le trouver afin de tenter de le réconcilier avec le roi son frère. Les pourparlers engagés à Beaulieu ne se terminèrent qu'à Etigny, près de Sens, mais l'accord conclu alors est parfois appelé « Paix de Beaulieu » dans les livres d'histoire. A la veille de la Révolution, l'abbaye de Beaulieu connaissait de sérieuses difficultés financières. Elle n'abritait plus qu'une poignée de religieux sous l'autorité de l'abbé Micolon de Blanval, qui fut le dernier abbé de cet établissement bénédictin né d'un vœu du terrible Faucon Noir.

Bernard Briais



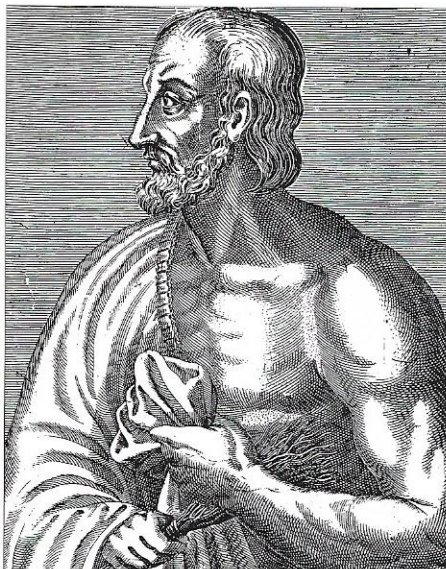
Ci-dessus représentée au XVIII^e siècle, l'église abbatiale que l'on voit aujourd'hui résulte de trois états successifs. De l'édifice élevé par Foulques Nerra, il ne subsisterait que le grand mur nord dans sa totalité, celui du midi ayant été partiellement démoli à la Révolution pour agrandir la place publique, un kiosque à musique s'élevant là où se trouvait jadis une admirable fontaine pyramidale.

Le tombeau de Foulques Nerra

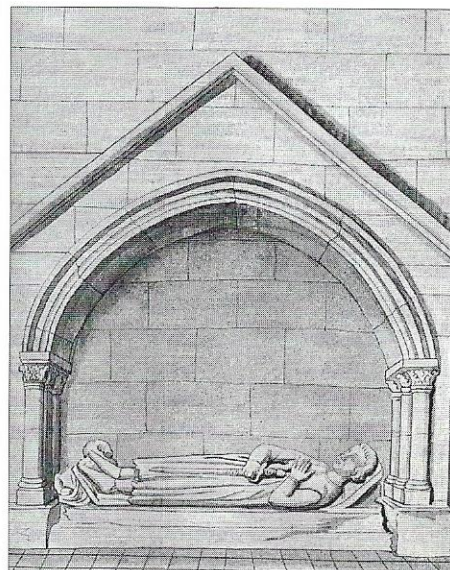
Au rapport de Mabillon, Foulques mourut à Metz, le 21 juin 1040. Toutes les histoires et chronologies marquent que Foulques fut enterré dans le monastère de Beaulieu, comme il l'avait souhaité avant que de mourir, et qu'il avait même désiré être enterré dans le chapitre. Ses entrailles furent mises dans un cimetière avec une pierre dessus, ce qui a fait appeler longtemps cet endroit le tombeau de Foulques Nerra. Et son corps fut porté dans l'église de Beaulieu, où on lui fit un mausolée en façon de chapelle voûtée, proche le mur de la porte du chapitre (qui sert aujourd'hui de sacristie), sous les orgues; le tombeau est assez simple, fait de pierre de tuf, portant sa figure de la même pierre.

Il ne faut pas s'étonner si l'on ne trouve pas les tombeaux de tant d'abbés qui ont vécu dans l'abbaye, d'autant que ces personnes avaient enseveli leur noblesse dans le cloître. On ne peut douter qu'il n'y eût des tombeaux. Mais, l'église ayant été plusieurs fois réparée, on a négligé de conserver ces restes précieux de l'antiquité; on se servait des tombes pour réparer l'édifice, de sorte qu'il ne reste que le tombeau du fondateur de cette abbaye qui est tout simple, en forme de chapelle, situé proche la porte de l'ancien chapitre, sous les orgues. Ce tombeau en pierre, dans le mur du transept à droite, proche la porte de la sacristie, a été dessiné par Gaignières au XVII^e siècle. Longtemps les ossements du redoutable comte reposèrent dans le calme des prières monastiques. Mais l'invasion des troupes anglaises, dont le quartier général fut à Beaulieu, causèrent la ruine de l'église abbatiale, et le tombeau de Foulques dut ressentir le contrecoup de ces troubles.

A la restauration de l'église et du couvent, les religieux voulurent consacrer le souvenir du fondateur par la reconstruction d'un édicule avec enfeu et par une



Foulques Nerra (987-1040) avait choisi son abbaye de Beaulieu pour reposer... en paix !



inscription sur cuivre en vers latins et français qui fut placée en 1530, sous l'abbé Jean de Bourdeille, ainsi qu'il a été dit. Nous ignorons si la tombe avait été ouverte alors que les travaux obligèrent à relever successivement le niveau du dallage. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'au XVII^e siècle le monument funéraire demeurait dans son ensemble, ce qui permit à Gaignières d'en prendre un dessin. Du reste, le temps, sinon la main des hommes, ne le conserva pas dans son intégrité, et un écrivain du XVIII^e siècle nous apprend que le « monument présente une statue de pierre informe et mutilée presque en entier ».

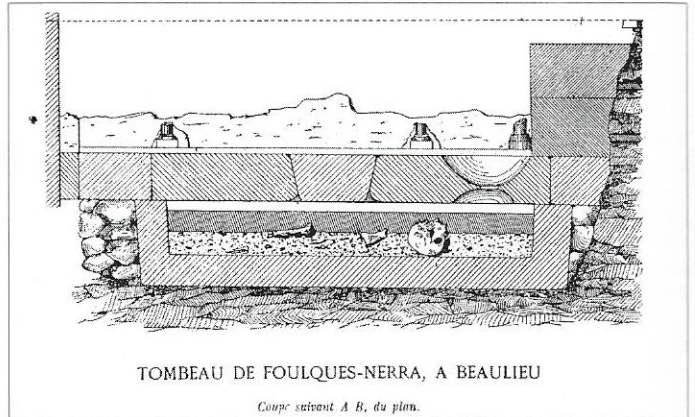
A la Révolution, Foulques partagea le sort de ceux qui étaient inhumés dans l'église, du moins les personnages de marque, et l'on fouilla sa tombe, dont les restes sans intérêt furent remplacés pêle-mêle. Il lui était réservé de subir une autre visite, mais faite celle-là dans un but désintéressé et avec tout le respect dû au défunt. Au cours du congrès de la Société française d'archéologie, tenu à Loches en 1869, on avait exprimé le vœu de voir rechercher le tombeau de Foulques à l'aide des descriptions et dessins que l'on possédait. Au mois de février de l'année suivante, une commission archéologique formée d'une quinzaine de membres, dont le maire et le curé, procéda à l'exécution des fouilles à partir du 16 février. Le procès-verbal détaillé a été publié dans le volume du congrès et dans le « Bulletin de la Société archéologique de Touraine » et nous y renvoyons pour les détails. Mais nous en extrayons ce qui est nécessaire pour notre sujet.

A l'angle sud-est du transept, au-dessous du premier carrelage et du remblai, à 0,30 m de profondeur, se trouvait un second carrelage identique recouvrant de la terre avec des charbons. Celle-ci ôtée, à 0,60 m, sous un troisième carrelage analogue, apparaissent dans une terre plus noire des os, du charbon et du bois carbonisé; dans l'angle est se voit une couche de cendre très noire d'environ 2 millimètres, et à ce niveau se montrent des fragments de colonnettes et d'arcatures. A la profondeur de 0,75 m, on attaque le terrain solide pour pratiquer la fouille, limitée sur les côtés par la maçonnerie, où l'on remarque des débris de colonnettes en pierre dure et tendre, dont quelques-unes dans l'enduit. Après avoir reconnu, en particulier, une pierre portant un dessin en noir, des traces de faux-joints en noir et en rouge, on arrive à un dallage en tuffeau de pierres maçonnées, dont le parement supérieur non taillé garde les traces d'outils. Au milieu paraît une grande pierre de tuffeau de 2,20 m de long, de forme trapézoïdale et tournée la petite base vers l'est, avec deux ouvertures, l'une à l'ouest en forme d'entonnoir, l'autre vers le milieu rectangulaire fermée par une pierre de tuffeau sur un lit de mortier que l'on referme.

On dégage la grande dalle posée à bain de mortier et prise dans les maçonneries, et l'on aperçoit « un cercueil en pierre dure, en forme d'auge, débordant de tous côtés sous la grande dalle ». La nécessité de dégager le cercueil et la chute du jour firent remettre la continuation au lendemain, toutes précautions prises. Le couvercle descellé en sciant les joints de mortier, on constate que la



Le sceau de Foulques Nerra, comte d'Anjou.



TOMBEAU DE FOULQUES-NERRA, A BEAULIEU

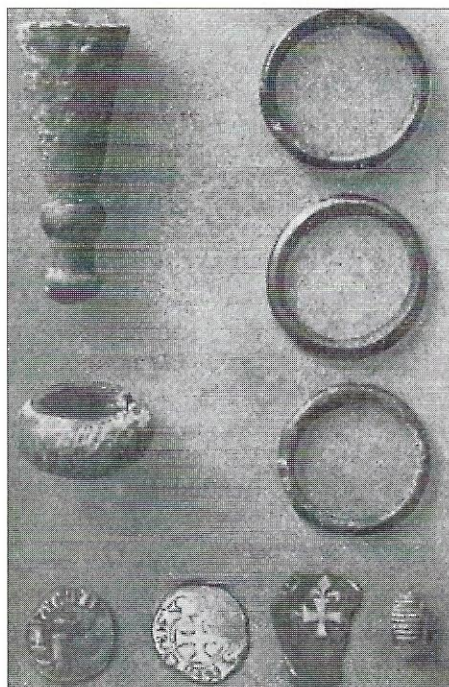
Coupe suivant A B, du plan.

« On remarque que les os du crâne sont complètement soudés. Les dents ont conservé leur émail; elles sont un peu usées, sauf les incisives; une des dents s'est perdue sur le trajet de la mairie... Le lendemain, M. Yvon, photographe à Loches, fit une reproduction de la tête. »

sépulture a été déjà ouverte et presque remplie de terre analogue à celle qui l'entoure. En l'enlevant, on commence à trouver des fragments de poterie en terre et en verre, une portion de fémur encore en place. La tête se trouve rejetée au côté droit, la mâchoire en l'air, et près d'elle une petite tête en tuf, sculptée et peinte; quant à la mâchoire inférieure, placée près du fémur, « rapprochée de la mâchoire supérieure, elle s'y adapte parfaitement. Les os sont presque tous enfermés dans un mélange de vidange blanche et de charbon, qui occupe le fond du cercueil. » Étant emportés à la main, les médecins présents y reconnaissent : « deux clavicules, l'axis, des phalangettes, les deux temporaux et la tête avec ses deux mâchoires garnies de

toutes leurs dents. On remarque que les os du crâne sont complètement soudés. Les dents ont conservé leur émail; mais elles ont, comme le reste de la tête, un aspect jaune foncé, presque brun; elles sont un peu usées, sauf les incisives: une des dents s'est perdue dans le trajet de la mairie. Le reste des os est excessivement friable et tombe en poussière à la moindre pression. » En passant au tamis la terre du cercueil, on trouva encore quelques morceaux d'os et de poterie, un anneau et un objet dans lequel quelques-uns virent un bout de fourreau d'épée ou de poignard, en cuivre ou en bronze.

Le lendemain, M. Yvon, photographe à Loches, fit une reproduction de la tête. Le reste des terres tamisées donna encore des fragments de verre, une médaille brisée, des grains de collier ou de chapelet en os, un petit morceau de fer rond, et une autre médaille. On avait remarqué sur le cercueil des stries en losanges et en feuilles de fougère, dans le genre des pierres en petit appareil du castrum de Loudun et des sarcophages carolingiens décrits par MM. de Caumont et Cochet. M. Gautier les dessina. Le soir, « les ossements sont replacés dans une case maçonnée faite à la tête du cercueil », que l'on remplit de terre non sans y déposer une bouteille cachetée du sceau de la fabrique et contenant un procès-verbal sommaire. Puis M. le Curé, après une dernière bénédiction, fit sceller au mortier le petit compartiment et le grand couvercle dans son premier état. Comme les dessins rappelaient que le tombeau était surmonté d'un édicule voûté, en enlevant les enduits et le badigeon du mur du fond du transept, on vit « les traces parfaitement distinctes d'une ogive détruite », dont on releva le plan. Finalement, les assistants signèrent le procès-verbal des opérations.



« En passant au tamis la terre du cercueil... »

Jean Hardion et Louis Bossebœuf
« L'Abbaye de Beaulieu-lès-Loches »,
1914

Le surnom de Nerra

Les surnoms tendent à disparaître à mesure que les générations se succèdent. Au contraire, au temps passé, c'était chose courante, et depuis les âges les plus reculés le nom propre de la personne, — que nous appelons aujourd'hui le petit nom ou prénom, — s'alliait très souvent à un surnom qui servait à distinguer tel ou tel. Cet usage tenait tout à la fois à ce que le nom de famille ne répondait pas à l'appel du rang qu'il occupe aujourd'hui et que l'on désigna longtemps les gens par leur petit nom, et à ce que le besoin de couleur et de relief, la tendance sarcastique et l'humeur combative jouaient un rôle plus considérable que de nos jours. Le parler d'autrefois, non moins que les œuvres du ciseau ou du burin, ne laissent pas de doute à cet égard.

Ces surnoms étaient empruntés aux qualités et plus souvent aux travers, aux formes extérieures (couleur, taille, aspect), aux professions, aux origines et à mille circonstances de la vie domestique ou publique.

Assurément, le surnom de Nerra n'a rien à voir avec le rôle de grand capitaine et de bâtisseur que Foulques exerça en Touraine, notamment par la construction des deux célèbres donjons de Langeais et de Montbazou. On sait, en effet, que la partie la plus ancienne de ces deux ouvrages militaires de premier ordre est le travail du comte d'Anjou. Mais il convient de chercher ailleurs une explication...

Si nous parcourons une charte de Geoffroy le Bel, postérieure à 1150, nous y rencontrons les mots : « Fulconem; Nerrem ». Or ce qualificatif, qui ne présente pas de dehors féminin, nous paraît plus en harmonie avec le qualificatif original. Poussons plus haut : le moins Jean de Marmoutier, dans la préface de son Histoire de Geoffroy le Bel, que l'on place au début du XIII^e siècle, mentionne « Fulcone Palmerio, cognomento Nerra ». En y regardant de bien près, on s'aperçoit qu'il existe une relation entre Foulques « le Palmier », ou le « Paulmier », et « Nerra ». Assurément, en appliquant au comte d'Anjou le surnom emprunté au palmier, on entendait rappeler ses voyages en Terre Sainte, région des palmiers.

Jean Hardion et Louis Bossebœuf,
« L'Abbaye de Beaulieu lès Loches », 1914.

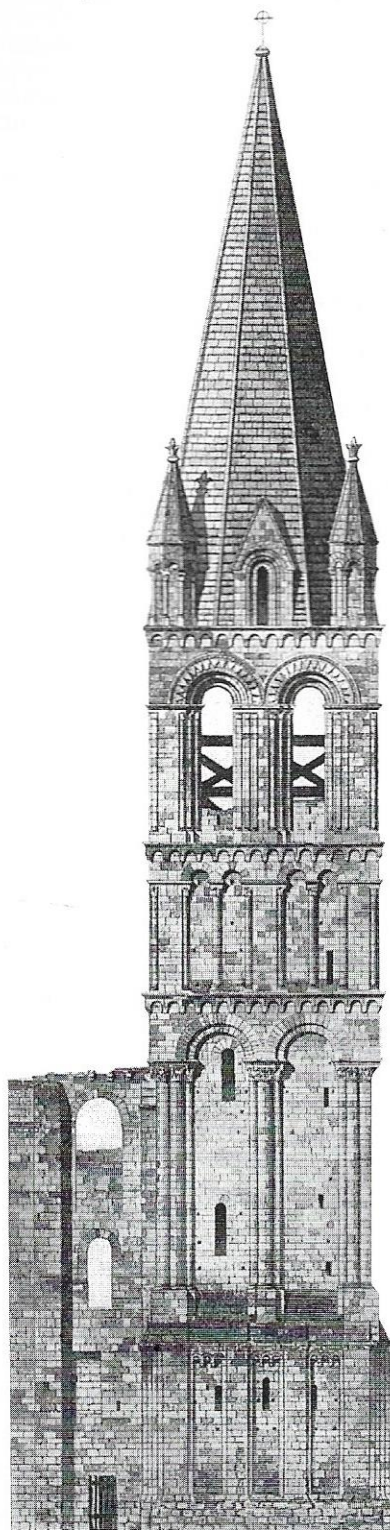
Les Viantaises, filles de la Mère de Dieu

Outre son monastère bénédictin, Beaulieu-compta, à partir du XVII^e siècle, un autre établissement religieux d'importance, destiné aux femmes celui-là, le couvent des Viantaises. Situé rue Brûlée, à la limite de Loches, il avait été fondé en 1643 par Catherine-Angélique de Boursault, fille du marquis de Viantais, seigneur de Bridoré. Agée seulement de 24 ans, la nouvelle mère-prieure, qui avait pris le voile au couvent des Vénoriques à Blois quelques années plus tôt, allait ainsi pouvoir vivre sa foi à sa façon et l'imposer, par une règle rigoureuse, aux sœurs de sa communauté, les « Chanoinesses régulières de l'ordre de Saint-Augustin, filles de la Mère de Dieu. » Géré d'une main de maître, l'établissement, qui possédait des biens dans plusieurs paroisses des environs, prospéra rapidement et ses revenus finirent même par dépasser ceux des bénédictins voisins. Le couvent ne recevait pas uniquement des jeunes filles qui se destinaient à la vie religieuse. Il accueillait aussi des élèves issues de la meilleure société locale qui venaient y recevoir des principes et une éducation qui feraient d'elles, plus tard, d'excellentes maîtresses de maison. Les Viantaises hébergeaient encore quelques dames âgées, toutes fortunées, qui se retiraient là pour finir pieusement leur vie, prenant en quelque sorte la maison des sœurs pour une salle d'attente du paradis.

Morte « d'un petit éclat de rire » !

Mais, bien sûr, il y avait surtout les religieuses dont certaines avaient été placées là par leurs parents dès leur plus jeune âge. Si la plupart acceptaient docilement ce retrait du monde, certaines, par contre, tentèrent parfois de se révolter telle, au milieu du XVII^e siècle, cette Marie-Angélique d'Aumont, « entrée de force au couvent par suite de la jalousie de sa mère ». Une révolte qui d'ailleurs n'aboutit pas puisque la rebelle mourra au couvent de Beaulieu à l'âge de 29 ans. Les « Annales » de l'établissement montrent d'ailleurs que beaucoup de ces Viantaises mouraient très jeunes, Dieu semblant pressé de les rappeler auprès de lui.

Ainsi, le 30 avril 1657, on relève le décès de Marguerite-Dorothée de Mausabré, âgée de 18 ans, « fort bien faite, ayant une belle voix et une physionomie qui témoignaient bien de la solidité de son esprit. Fièvre et transport au cerveau ». Un mois plus tard, c'est sa sœur, Jeanne-Agnès, d'un an son aînée, qui rend l'âme après « trois semaines de fièvre tierce, devenue continue ». Le 6 juin suivant, « décès de Marie-Gertrude



Outre le grand morceau du Saint-Sépulcre que Foulques Nerra avait rapporté de Terre Sainte, d'autres reliques contribuaient à la réputation de l'abbaye de Beaulieu. Entre autres, paraît-il, un fragment de la vraie croix, une partie des cordes qui lièrent les mains du Christ, le corps de plusieurs saints et une côte de saint Laurent. De véritables trésors !

Pénissault... âgée de 19 ans, de petite taille mais bien faite. Fièvre violente ». Le 17 avril 1660, « mort de Catherine-Honorée de Monléon, âgée de 20 ans. Petite mais très bien faite, l'œil vif, le visage gai et agréable. Six mois de maladie, fièvre lente et étisie et hydropisie. »

Parmi toutes ces Viantaises mortes à la fleur de l'âge, la plus émouvante est cette Jeanne-Geneviève Rocher, fauchée à 23 ans, le 6 octobre 1668. Elle était, selon les annales, de complexion si faible « qu'un petit éclat de rire lui fendit le poumon ! » Quel mal mystérieux frappait donc ainsi les jeunes Viantaises ? Faut-il accuser uniquement les « fièvres » comme le font les annales du couvent ? Ne faut-il pas en rechercher la cause dans l'impossibilité pour certaines de s'habituer à l'austérité d'une vie hors du monde et à une discipline trop sévère ?

La mère-prieure, Catherine-Angélique de Boursault, semblait avoir une conception de la foi particulièrement rigoureuse. Certains extraits de ses méditations sont éloquentes : « Que je ne revienne jamais, ô mon Jésus, de cet état de mort où je vous demande la grâce d'entrer ; que j'y sois perdue, que j'y sois détruite, que j'y sois tout à fait anéantie... Que mes sens ne se réveillent point, et que mes yeux, ces funestes flambeaux, ne se rallument plus pour les choses de la terre. » Malgré cette aversion prononcée pour la vie terrestre, Catherine-Angélique mourut à l'âge de 93 ans (en 1712) !

Une porte difficile à forcer

Pour mieux isoler le couvent du monde extérieur, un mur de plus de quatre mètres de hauteur entourait le jardin des religieuses, un véritable rempart pour cette forteresse de la foi. Un rempart capable de résister aux assauts du monde profane, comme put le constater en 1699 Bonne-Catherine Luthier, la fille d'un conseiller du roi, seigneur de Sansac à Loches. A la fin du mois de novembre, poursuivie par le vicomte d'Azay qui voulait l'épouser de force, elle se réfugia chez les dames Viantaises de Beaulieu. L'amoureux, déçu et furieux, eut beau menacer, tempêter, s'acharner contre les portes et même tenter de mettre le feu au couvent, ce furent peines perdues !

A la veille de la Révolution, le couvent des Viantaises comptait une cinquantaine de religieuses, hébergeait trente pensionnaires et employait une vingtaine de domestiques, sans compter les journaliers embauchés au moment des gros travaux. En 1789, la municipalité de Beaulieu demanda à l'Assemblée Nationale le maintien de ces religieuses, soulignant le rôle important qu'elles jouaient auprès des

plus démunis et mettant en avant le fait qu'elles constituaient « une ressource appréciable pour toute la ville pour la consommation qu'elles y font et par les travaux qu'elles procurent aux différents artisans et journaliers. » Mais les vœux des édiles bellilociens restèrent lettre morte puisque, bientôt, la constitution civile du clergé allait condamner les ordres religieux. En 1791, les Viantaises montraient ouvertement leur hostilité au nouveau régime. Au mois de juin, lorsque, comme tous les ans, la procession de la Fête-Dieu, conduite par le curé constitutionnel de Beaulieu, Lavau, se présenta devant leur église, il trouva « la grille fermée, sans qu'aucune d'elles fussent en leur chœur, n'ayant pas fait sonner leurs cloches, et ayant ôté l'eau bénite. »

Après ce dernier sursaut d'orgueil, les Viantaises furent dispersées et leurs biens vendus. Sous la Terreur, plusieurs d'entre elles, inscrites sur la liste des suspects, seront emprisonnées au château de Loches... Il reste, aujourd'hui, assez peu de vestiges des multiples bâtiments qui constituaient le couvent des « chanoinesses régulières de l'ordre de Saint-Augustin ». Pourtant, au fond de l'impasse des Viantaises, se dresse toujours l'impressionnant mur de clôture de leur jardin. Dans la journée, le lieu semble quelque peu laissé à l'abandon. Mais lorsque la nuit tombe et qu'on entend au loin les cloches de Beaulieu ou de Saint-Ours égrener l'Angélus, le décor, brusquement, se transforme. Et voilà que soudain, on se prend à rêver... Peut-être qu'alors des ombres furtives se faufilent discrètement entre les arbres agités par le vent ; celles de toutes ces Viantaises qui, un jour, se promenèrent dans cet enclos. Ombres légères de Marie-Dorothée de Maussabré ou de sa sœur Jeanne-Agnès ; de Marie-Gertrude Penissault, de Catherine-Honorée de Monléon ou de la douce Jeanne-Geneviève Rocher... Ombre plus sombre aussi, de Catherine-Angélique de Boursault, la mère-prieure, fondatrice du couvent !

Bernard Briais



Confréries et coutumes

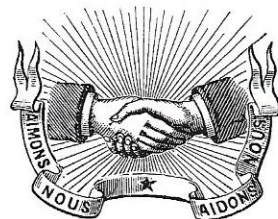
Au temps passé, la vie commerciale et industrielle était d'autant plus intense qu'au lieu de se localiser en quelques usines et quelques mains, elle se répartissait entre un très grand nombre de foyers. Ces groupements corporatifs, auxquels on éprouve le besoin logique de revenir en nos jours, prenaient part aux solennités religieuses, en particulier à la fête de leur patron et à la Fête-Dieu. A cet égard, nous emprunterons aux registres des délibérations l'ordre du cérémonial d'après lequel les corporations devaient marcher dans les cérémonies publiques.

« Aujourd'hui 29 mai 1752, au sujet de la procession générale de la Feste-Dieu à Beaulieu, par devant le juge ordinaire, il a été décidé que "il est nécessaire de régler une nouvelle marche des habitants, afin d'éviter la confusion et le trouble qui régneroit dans l'ancienne marche". En conséquence, il a été réglé que les habitants marcheront dans l'ordre qui suit, savoir :

« Deux des syndics, et confrères du Saint-Sacrement, et gens vivant bourgeoisement, dans l'ordre prescrit par le règlement ;

- « Les chirurgiens et apothicaires ;
- « Les marchands et orfèvres ;
- « Les perruquiers ;
- « Les drapiers et cardiers ;
- « Les boulangers et meuniers ;
- « Les bouchers ;
- « Les tailleurs, boutonniers et tapisiers ;
- « Les chapelliers et tinturiers ;
- « Les cabarettiers, pâtisseries et rotisseurs ;
- « Les vitriers et potiers d'étain ;
- « Les mégessiers, gantiers, tanneurs, corroyeurs, et huilliers ;
- « Les cordonniers ;
- « Les serruriers, armuriers, poëliers, couteliers, marchands et ouvriers en œuvres blanches ;
- « Les selliers et bourelliers ;
- « Les boisseliers, tourneurs, menuisiers, charpentiers, charons, sabotiers, futtiers et soctiers ;
- « Les maçons, les potiers de terre, co-cassiers, beuriers, voituriers ou carossiers ;
- « Les cordiers et ferrandiers ;
- « Les jardiniers, les vigneron, les tisserans.

« A l'effet de quoy les plus anciens des dits corps seront tenus de fournir incessamment au greffe de cette justice un état exact et les noms de tous ceux qui les composent ; enjoignons à tous et chacun des dits habitants de se trouver à la porte de l'église des sieurs religieux bénédictins de cette ville jeudy prochain, où se commença la procession à l'heure



qui leur sera indiquée, l'assemblée sonnante, et d'assister à la procession avec toute la décence requise, sans pouvoir s'absenter ny quitter leur rang sous peine de trois livres d'amende contre chacun contrevenant ; lesquels confrères auront avec ceux du dit Loches semblablement et alternativement le pas les uns sur les autres, les années pair et impair, et ordonné que le présent règlement sera lu, publié et affiché partout du procureur de cette cour. » (Archives de la mairie de Beaulieu, registre n° 2.)

Parmi les anciennes coutumes, on remarque celle des feux de joie, la veille de la fête de saint Jean-Baptiste. Cet usage a pour point de départ le texte biblique relatif au précurseur : *In nativitate ejus multi gaudebunt*, dont on retrouve l'écho dans les hymnes de la fête, auxquelles on a emprunté les notes de la gamme. Le Moyen Age s'associa à ces réjouissances, et les rois de France, Louis XI tout le premier, y prenaient part. A Beaulieu, cet usage était suivi avec un zèle tout particulier. Il y avait plusieurs feux de joie, parmi lesquels brillaient spécialement ceux des quartiers de Guigné et de Sainte-Barbe, dont la chapelle se voit encore à quelques centaines de mètres de la ville. Le feu était allumé par le curé de la paroisse. On ne manquait pas de faire des danses à l'entour et d'emporter quelque tison, que la superstition populaire considérait comme utile en temps d'orage. Les anciens habitants de Beaulieu se souviennent d'avoir assisté à ces feux de joie, où les coutumes pieuses ou superstitieuses se mêlaient aux démonstrations de l'allégresse populaire. De nos jours, ces pratiques ont disparu en grande partie, et le clergé y reste totalement étranger. Seulement, la veille de la Saint-Jean, quoique avec moins d'entrain et d'éclat, on voit encore s'allumer quelques feux de Saint-Jean, dont la lueur étincelante a toujours le don d'intéresser tout au moins la portion juvénile du quartier.

A propos de ces pratiques anciennes, nous transcrivons ici une note que nous avons relevée sur les registres paroissiaux de Saint-André, à la suite du pèlerinage du curé à Jérusalem en 1595. Il s'agit des emblème pieux en cire, que leur symbole a fait appeler *agnus Dei*. « Les vertus de l'*agnus Dei*. Il chasse les

beaulieu-les-loches

tonnerres, il efface les pechez, sauve d'embrasement et de submergement, garde de mort subite, les diables prennent la fuite, dépite les ennemys, garde en l'enfantement l'enfant et la mère. »

L'abbé de Beaulieu était en possession tout à la fois des droits religieux et seigneuriaux. Aussi son entrée dans la ville se faisait d'une manière solennelle. En particulier, le 28 mai 1767, nous voyons une assemblée de notables en vue de préparer l'arrivée de l'abbé de Chazal, « abbé et baron seigneur de cette ville. » Il fut décidé qu'on le recevrait avec le cérémonial accoutumé, car « il a toujours esté d'usage d'offrir le pain et vin et clefs de cette ville à l'arrivée des nouveaux seigneurs ».

Le groupement des intérêts similaires, dans l'ancienne société, a donné naissance aux corporations, dont le but était de défendre les droits et les privilèges des membres, rapprochés par des statuts qui étaient approuvés par l'autorité compétente. A la différence de la corporation, qui poursuivait un but avant tout civil et économique, la confrérie revêtait un caractère essentiellement religieux. De même que la physionomie des villes et des bourgs était animée par l'aspect pittoresque des clochers d'églises, de même la vie religieuse s'alimentait par un nombre considérable de confréries, dont les membres se recrutaient dans les différentes carrières sociales. Indépendamment de son ordre de bénédictins et de son ordre de chanoinesses régulières de Saint-Augustin, dites Viantaises, Beaulieu comptait de pieuses confréries qui étaient constituées par le groupement des fidèles eux-mêmes. Nous connaissons la confrérie de Sainte-Anne, qui était formée de personnes du sexe féminin. Une autre confrérie réunissait les fidèles des deux sexes : c'est celle du Saint-Sacrement. Sont exclus « les malfamés, usuriers, concubinaires, blasphémateurs, etc. ». Outre une spéciale dévotion au saint Sacrement, on devra « visiter les confrères malades, leur procurer les derniers sacrements, les secours même temporels, assister à leurs sépultures et services et donner annuellement cinq sous et le pain béni à son tour ».

En outre, nous mentionnerons quelques usages de la paroisse de Beaulieu d'après une note rédigée en 1859.

Sainte Barbe, 4 décembre, vierge-martyre, « invoquée contre le tonnerre, la foudre et les tempêtes », grand'messe dans sa chapelle.

Epiphanie, exposition du saint Sacrement tout le jour, en mémoire de l'établissement de la confrérie du Saint-Sacrement, érigée en l'église Saint-Laurent de Beaulieu par une bulle de Clément X, du 1^{er} septembre 1670 ; après complies, il y a procession du saint

Sacrement et bénédiction. Jeudi saint, à 9 heures, après l'office et la grand'messe, lavement des pieds.

Pâques, procession du saint Sacrement.

Mercredi de Pâques, visite générale des infirmes.

Saint Marc, procession à Saint-Laurent.

Rogations, station le lundi à Saint-Laurent, le mardi à Ferrière, le mercredi à Sainte-Barbe.

Ascension, procession du tour des biens ; au retour, station à Saint-Laurent et salut.

Pentecôte, procession du saint Sacrement.

Grande Fête-Dieu, procession générale

du haut d'un clocher

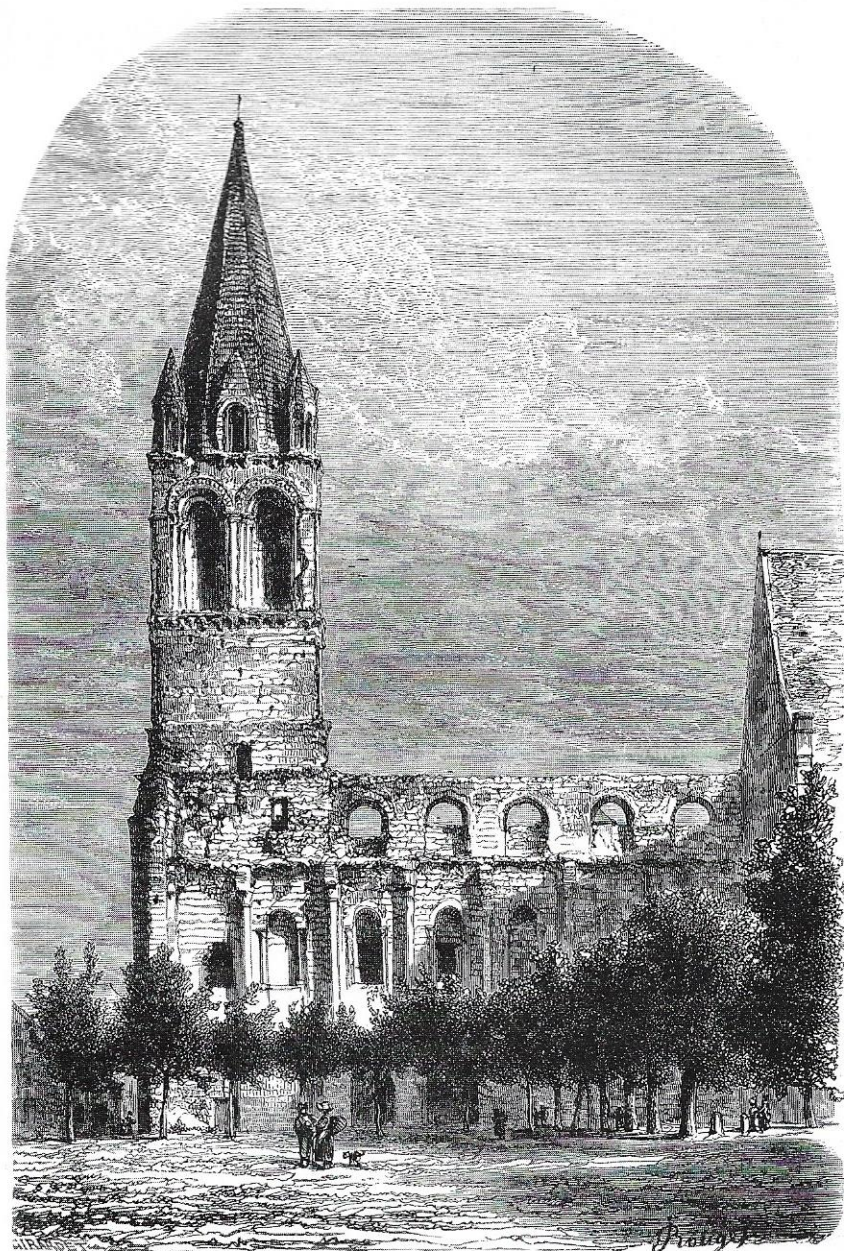
du saint Sacrement : municipalité, fabriciers, confréries, corps d'état ; décoration des rues.

29 juin, saint Pierre et saint Paul. Fête patronale, anniversaire de la translation des reliques : après complies, procession à l'autel où elles seront exposées toute la semaine.

1^{er} août, retraite de sainte Philomène. Salut à la chapelle de sainte Philomène, qui sera éclairée tous les soirs de 8 heures à 9 heures et demie pour faciliter la vénération de la relique. Grand'messe le 10, jour de la fête, et salut à sa chapelle.

6 août, bénédiction du raisin.

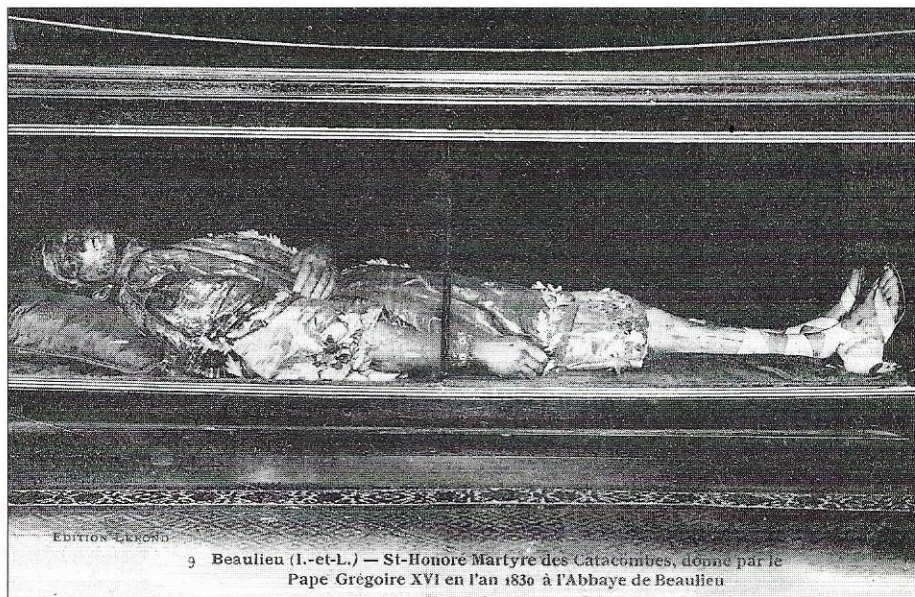
30 août, saint Fiacre, patron des jardiniers. Grand'messe et vêpres, et, lendemain, messe pour les confrères défunts.



L'abbaye ne se releva jamais des « pilleries, roberies et incendies » qu'elle connut au XVe siècle.

beaulieu-les-loches

du haut d'un clocher



Denis Vappereau

9 Beaulieu (1.-et-L.) — St-Honoré Martyre des Catacombes, donnée par le Pape Grégoire XVI en l'an 1830 à l'Abbaye de Beaulieu

« Le dimanche après la Toussaint, en l'honneur de saint Honoré, on expose sur la table de communion la châsse ornée avec deux flambeaux allumés tout le jour, et, pendant l'octave, ils sont allumés pendant les messes et l'exercice du soir. »

14 septembre, exaltation de la sainte Croix, exposition des saintes reliques. Le dimanche suivant, procession à la croix de Bonne-Nouvelle.

1^{er} octobre, saint Rosaire. Procession à la chapelle du Saint-Rosaire. Deuxième dimanche, fête de l'association de l'Ange gardien, grand'messe dans l'église de Saint-Laurent.

A la fin d'octobre, grand'messe pour MM. Ours Catrou, Jacques Brette, Charles Gallicher et Charles-Laurent Juchereau, anciens curés de Saint-André, de Saint-Laurent et de Saint-Pierre et de la paroisse.

Toussaint, procession du saint Sacrement, et le lendemain procession au cimetière.

Le dimanche après la Toussaint, en l'honneur de saint Honoré, on expose sur la table de communion la châsse ornée avec deux flambeaux allumés tout le jour ; et, pendant l'octave, ils sont allumés durant les messes et l'exercice du soir.

Chaque mois :

Le premier vendredi, adoration de la vraie Croix.

Le premier samedi, messe de l'archiconfrérie à Saint-Laurent.

Le premier dimanche, procession du saint Rosaire à l'autel de la Sainte-Vierge.

Le premier jeudi, salut à Saint-Laurent.

Le second dimanche, procession du Mont-Carmel à la Sainte-Vierge.

Le troisième dimanche, procession du saint Sacrement après complies.

Le quatrième dimanche, après complies, chemin de la croix.

A propos des processions, il est oppor-

tun de rappeler que le 2 août 1882, la croix de Bonne-Nouvelle, minée de vétusté, fut remplacée avec solennité par une nouvelle croix.

Un historien célèbre, Augustin Thierry, résumant dans ses « Lettres sur l'Histoire de France » ses impressions de philosophe et de moraliste, a écrit que tout homme de bon sens, qui observe et recueille au lieu de se payer des abstractions, « ne tardera pas à sentir quelque chose de vivant sous la poussière du temps passé ». C'est la leçon, croyons-nous, qui se dégage de l'analyse artistique d'une belle abbatale comme celle de Beaulieu, aussi bien que des annales du monastère et de la petite ville groupée à l'entour. A côté de la vie conventuelle plus spécialement appliquée au travail de l'esprit, la cité populaire formée des artisans et des ouvriers en tous genres, aussi bien que des professions libérales, constituait comme une ruche féconde où s'élaboraient les divers éléments de la vie nationale ; et, à cet égard, il y a beaucoup à apprendre dans l'étude des corporations et des coutumes, envisagées tant au point de vue du traditionnisme et du folklore que sous le rapport des usages, du droit et des institutions, qui ont donné naissance à notre société moderne.

Jean Hardion et Louis Bossebœuf
« L'abbaye de Beaulieu-lès-Loches »,
1914



Une cité besogneuse

A la fin du siècle dernier, dans son « Histoire de l'abbaye et de la ville de Beaulieu », L. Archambault vantait les qualités du Bellilocien. Il le considérait « plus entreprenant, plus apte au commerce que le Lochois son voisin ». Il justifiait ses propos en prenant l'exemple des jardiniers : « Ils récoltent des légumes justement renommés, écrivait-il, qu'ils ne craignent pas, malgré pluie, vents et frimas, de porter chaque semaine aux marchés de Ligueil, de Sainte-Maure et de Bléré. Ils partent à trois heures du matin, font huit lieues en six heures, vendent leurs produits et reviennent le soir pour recommencer la même corvée quelques jours après. » Ces maraîchers de Beaulieu qui profitaient de la richesse des terres alluviales des bords de l'Indre, fêtaient dignement chaque année leur patron, saint Fiacre. Après la messe, célébrée dans une des églises paroissiales, les trois syndics chargés de préparer la fête portaient, dans de vastes paniers d'osier, le pain béni qu'ils allaient offrir aux habitants. En échange, ceux-ci leur remettaient quelques pièces de monnaie qui venaient alimenter la caisse de la corporation.



A partir du milieu du XIX^e siècle, une culture nouvelle va faire son apparition à Beaulieu, celle du champignon de couche ou champignon de Paris. Culture originale puisqu'elle ne se pratiquera plus en plein air, mais dans les « caves » utilisées auparavant pour extraire la pierre de construction, ce tuffeau qui servit à bâtir tous les monuments et tous les logis des environs. La tradition rapporte que c'est un maraîcher de Beaulieu, le sieur Giot, qui aurait été le premier à introduire en Touraine cette culture souterraine, peut-être dans les caves des Bertrands, où les plus anciennes traces de la culture du champignon remontent à 1855.

Jusqu'à cette époque, Beaulieu possédait une fabrique importante de drap dit kal-mouk, une étoffe assez grossière, bleue ou marron, qui servait à confectionner les habits des paysans du Lochois. Elle fut remplacée dans la deuxième moitié du XIX^e siècle par une fabrique d'allumettes. Beaulieu était également, et depuis fort longtemps, la cité du cuir. Des tanneries avaient été installées au bord du canal creusé par les bénédictins dont l'eau actionnait plusieurs moulins : « Les tanneurs, écrit Archambault, assez nombreux, préparent des cuirs recherchés sur des marchés éloignés, tandis que l'ouvrier pétrit la motte, composée de débris d'écorce, qui sera brûlée l'hiver prochain. Un grand nombre de bras sont employés aux usines à tan. » Jusqu'à la Seconde Guerre mondiale, on comptait encore trois tanneries à Beaulieu.

Bernard Briais

beaulieu-les-loches

du haut d'un clocher

Beaulieu à la Belle Epoque

Une multitude de cartes postales, éditées par la maison Bardou de Loches et gardées précieusement par des collectionneurs avisés, nous restituent les images émouvantes des rues de Beaulieu au début du siècle. La bourgade apparaît alors pleine de vie, riche de nombreux artisans et commerçants, s'agitant à l'ombre protectrice de l'immense clocher de son ancienne abbatale. Le dimanche 19 août 1900, une grande partie des 1600 habitants de la cité se pressait justement autour de ce vénérable clocher à l'occasion du baptême de deux nouvelles cloches : la première, « Gatiëne Rosa », avait été offerte par M. et Mme Blanchard. La seconde, « Andrée Madeleine », avait pour parrain M. Boulay-de-la-Meurthe, élève de l'école militaire de Saint-Cyr, et pour marraine Mlle Monon, la fille de l'ancien maire de Beaulieu. La cérémonie était présidée par l'archevêque de Tours, monseigneur Renou. « A la sortie de l'église, des dragées et même des pièces blanches pleuvaient sur la place », précise le journal local, « le Lochois ». A cette époque, l'église de Beaulieu subissait d'importants travaux de restauration grâce à la générosité de M. Meunier, clerc de notaire qui, avant de mourir, le 18 juillet 1900, avait légué une somme de 9000 F à la Société archéologique de Touraine pour financer ces travaux.

Quelques années plus tard, le dimanche 17 juillet 1904, une autre inauguration avait lieu à Beaulieu, rue Guigné : celle de l'école laïque de garçons. Parmi les personnalités présentes, on remarquait le préfet d'Indre-et-Loire, Musset,

neveu du célèbre poète. « En considérant notre cher préfet, écrit le rédacteur du "Lochois", nous pensons à son oncle. L'école de Beaulieu sera fière d'avoir été inaugurée par l'héritier d'un nom qui est sur toutes les lèvres ! ». En 1907, une école de filles s'ajouta à celle des garçons. On avait même prévu un jardin potager « afin de permettre à l'institutrice et à l'institutrice de répondre aux exigences des programmes en appuyant leur enseignement sur la pratique au jardin qui sert ainsi de champ de démonstration. » Une initiative appréciée à sa juste valeur dans cette cité maraîchère !

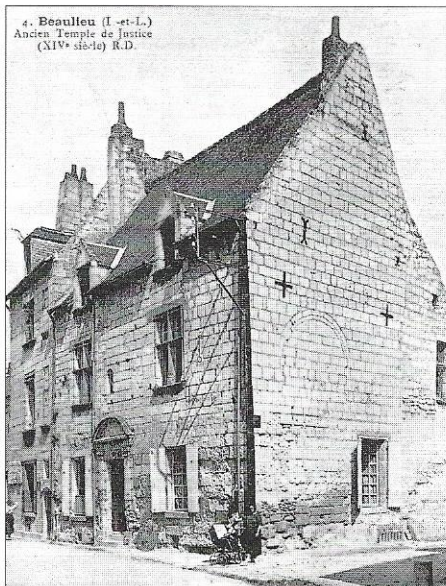
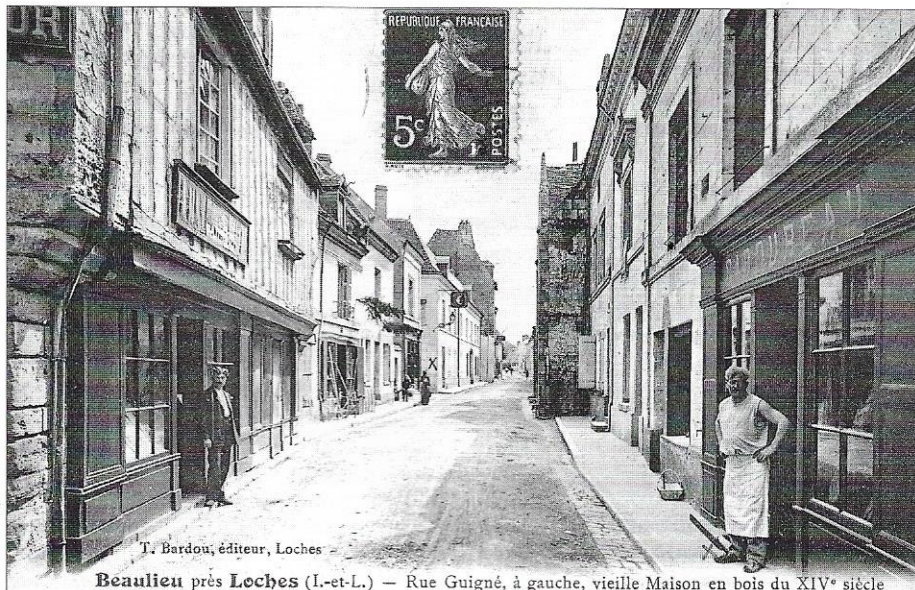
Des vagues dans le bénitier

Dans les premières années du siècle, la quiétude de la paisible bourgade va être un moment perturbée par la politique, en particulier par l'épineux problème de la séparation de l'Eglise et de l'Etat. Des incidents se produisirent au moment des « inventaires » prévus par la loi du 9 décembre 1905, incidents déclenchés par quelques paroissiens de Beaulieu qui avaient reçu le renfort de « pieux » Lochois. Pour éviter de nouveaux troubles, le conseiller municipal Théophile Péguet, proposait à ses collègues, le 30 mai 1906, l'interdiction des processions sur la voie publique, ce qui était déjà le cas à Loches : « A la suite des manifestations organisées par le clergé au moment des inventaires, après les élections législatives qui ont été l'approbation par la majorité des citoyens de la séparation de l'Eglise et de l'Etat, il croit utile, pour éviter des conflits, d'inter-

dire les manifestations du culte sur la voie publique. Il fait remarquer qu'au moment de l'inventaire dans l'église de Beaulieu, les manifestants étaient en majeure partie venus de Loches. Les processions ayant été supprimées dans cette ville (le 9 mai précédent), il serait à craindre, si on les tolérait à Beaulieu, à cause de la proximité des deux communes, que les partisans de ces cérémonies vinsent en manière de protestation assister en nombre à celles de Beaulieu. D'un autre côté, il pourrait se faire aussi que les adversaires des manifestations du culte à l'extérieur des églises y vinsent aussi pour protester. Il serait à craindre, en ce cas, des troubles graves qu'il serait sage d'éviter... » Cette proposition fut finalement acceptée, après d'âpres discussions, par sept voix contre cinq. Mais cela divisa tellement le conseil municipal que le maire donna sa démission. Il fut remplacé par Théophile Péguet, l'auteur de la proposition.

Des foires et des fêtes animées

Toutefois, ces querelles de clocher n'étaient que passagères... La principale agitation qui animait les rues de Beaulieu avait lieu à l'occasion de manifestations bien plus pacifiques, en particulier lors des foires qui, depuis la Révolution, se tenaient tout au long de l'année dans la commune. Si celle du troisième mercredi de janvier connaissait assez peu de succès et était surnommée, de ce fait, « la petite foire », il n'en allait pas de même de la grande foire de novembre, appelée encore « foire souillarde », parce que « à



Beaulieu, années 1900. La pittoresque cité compte alors 1593 habitants. Au lendemain de la Première Guerre, en 1921, on en dénombrera plus que 1275.

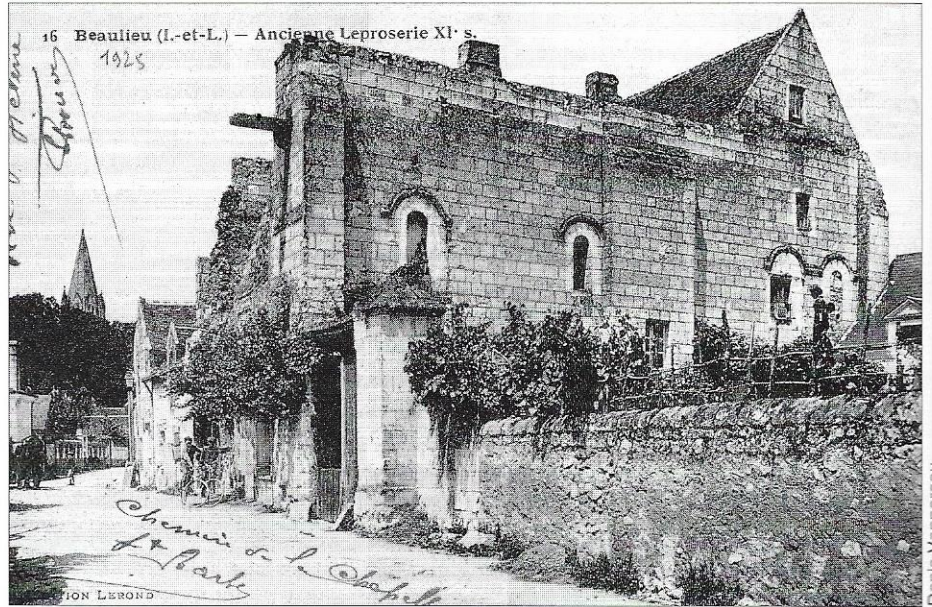
beaulieu-les-loches

du haut d'un clocher

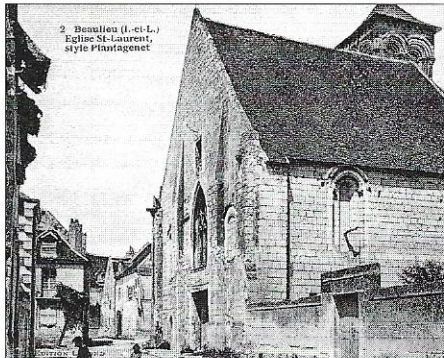
l'époque où elle a lieu, les rues sont souillées de boue. »

Il y avait aussi la foire aux laines, le troisième mercredi de juin et, à partir de 1909, la foire aux chevaux en septembre. La cité s'animait également chaque année, au début de juin, pour l'assemblée de la commune. « Le Lochois » donne un compte-rendu plein d'emphase de celle du 14 juin 1903 : « En même temps que Paris courait son Grand Prix, Beaulieu fêtait son assemblée annuelle. De même que tout Paris était à Longchamp, tout Loches était à Beaulieu. La magnifique route des Ponts avec sa voûte de verdure, ses débouchés sur la prairie, ses perspectives de toute beauté, était noire de monde. La musique a remporté ses succès habituels. Elle a pris une large part à la revue des pompiers, au défilé des sociétés et, à quatre heures et demie, elle donnait un concert très applaudi au milieu d'une nombreuse assistance... » Ce concert, dirigé par le chef de musique Planchard, s'était déroulé place de la Mairie, sous le kiosque construit l'année précédente en remplacement d'un kiosque plus ancien « qui tombait de vétusté ». Ce nouveau kiosque n'était pas couvert. Ce n'est qu'en 1909 qu'il recevra un toit.

En 1904, les habitants du quartier Saint-Pierre décidaient de créer, en septembre, leur propre fête. En 1910, en plus des jeux habituels (course en sac, course aux ânes, concours de grimaces...), une attraction insolite attirait l'attention des badauds, l'envol de deux énormes ballons : « De nombreux spectateurs suivaient avec intérêt les diverses phases du gonflement d'un ballon au



A en croire la tradition, la Léproserie aurait hébergé les lépreux.

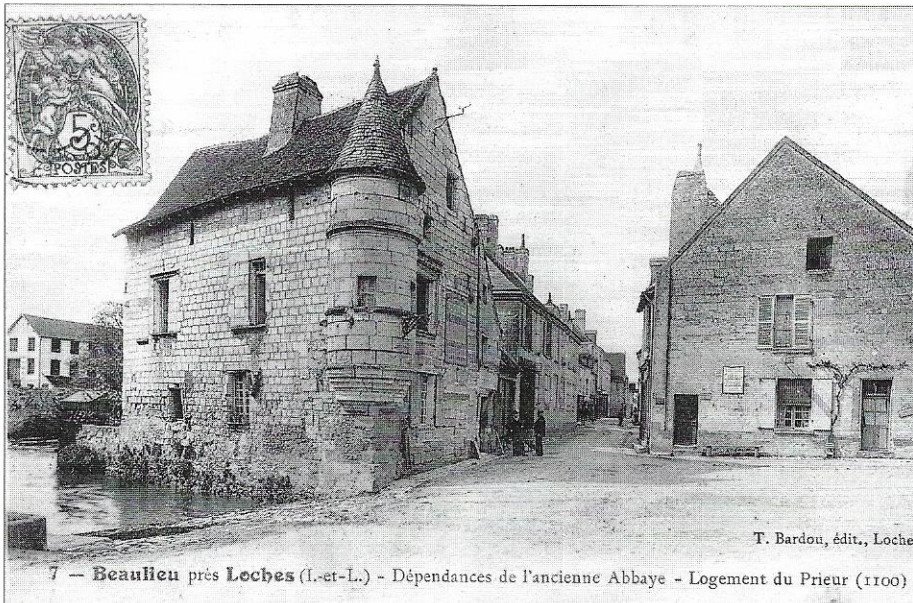


Des églises à tous les coins de rue... ou presque

moyen de l'air chaud. Le premier n'a pas eu de chance : agité par le vent, il est venu se placer juste au-dessus de la paille enflammée qui servait à le gonfler. Il a été brûlé en quelques secondes. Le deuxième s'est élevé majestueusement dans les airs à la grande joie du public nombreux qui assistait à la fête. Il a atteint une grande hauteur puis s'est dirigé vers le nord-ouest où il a été perdu de vue. »

Pour ne pas demeurer en reste par rapport aux gens du quartier Saint-Pierre, les habitants du quartier de Bonne-Nouvelle, au bout de la rue Guigné, décidèrent, eux aussi, d'organiser « leur » fête. La première eut lieu le dimanche 24 juillet 1910 : « Jamais la rue Guigné n'avait été si bien décorée. A l'entrée de cette rue, place du Carroi, se trouvaient des mâts surmontés d'oriflammes et de drapeaux tricolores ; des guirlandes d'ampoules électriques enveloppées de fleurs artificielles formaient un véritable arc-de-triomphe. De chaque côté de la longue rue, étaient plantés, de distance en distance, des sapins agrémentés de serpentins, de fleurs et de lanternes vénitienes. La fête a commencé à 2 heures par un défilé. En tête marchaient les clairons des pompiers, puis la compagnie des sapeurs-pompiers, l'harmonie de Beaulieu et, enfin, la municipalité. »

On le voit, les occasions de se distraire et de se rencontrer ne manquaient pas à Beaulieu au début de ce siècle. Une tradition de convivialité qui, d'ailleurs, se perpétue aujourd'hui avec, en juin, les multiples manifestations qui se succèdent durant la semaine du « Solstice » !



La Maison du Prieur ou Logis de l'Abbé, du XIVe ou XVe siècle, comporte dans un angle un curieux balcon en pierre monté sur trompe qui aurait fait office de chaire lors de cérémonies en plein air. A côté se dresse un beau portail du XVIIe siècle.

Denis Vappereau

Denis Vappereau

Bernard Briais

Trente lieues entre Loches et Beaulieu

De part et d'autre de l'Indre, les deux cités de Loches et Beaulieu s'observent à distance..., s'observent ou se narguent ! Car entre ces deux villes, si l'on en croit une antique rumeur, existe une rivalité dont l'origine se perd dans la nuit des temps. Une opposition tenace entre la cité des comtes (puis des rois) et la cité des moines. Une vieille querelle épousée bien évidemment par les habitants des deux bourgs, chaque camp accusant l'autre d'être le mauvais voisin... Ainsi, pendant des siècles, les bourgeois lochois ont-ils regardé avec un certain mépris, du haut de leur arrogante citadelle, les manants du bas pays... De leur côté, les Bellilociens, fiers de leurs trois paroisses et jaloux de leur indépendance, ont toujours prêté à leurs voisins lochois de sombres intentions hégémoniques.

Bref, c'est une de ces interminables querelles de voisinage, un conflit latent toujours prêt à s'envenimer sous le moindre prétexte, comme ce fut le cas, par exemple, au début de la Guerre de Cent Ans. En cette époque troublée, les marchés de Beaulieu, qui constituaient une source appréciable de revenus pour

la ville et l'abbaye, avaient dû être transportés, pour raison de sécurité, dans la cité de Loches protégée, elle, par de solides remparts. Un déplacement qui, bien sûr, devait être tout à fait provisoire. D'ailleurs en 1365, les bénédictins obtinrent du roi Charles V un mandement qui enjoignait à son bailli de Touraine de supprimer les marchés de Loches pour les rétablir à Beaulieu, « conformément aux anciens privilèges de l'abbaye ». Le retour de la guerre et le pillage de Beaulieu en 1366 firent que ce mandement resta lettre morte. La paix revenue, les Bellilociens eurent beau multiplier leurs demandes auprès des rois, les marchés restèrent dans la cité lochoise. Une injustice mal admise sur la rive droite de l'Indre !

« Mort Dieu ! »... et mort d'homme

La tension entre les deux bourgs atteignit, semble-t-il, son paroxysme au tout début du XVIII^e siècle. Le dimanche 27 mars 1707, les habitants de Loches et de Beaulieu étaient en effervescence. On attendait l'arrivée d'un personnage de marque, Son Altesse royale, Monseigneur

le duc d'Orléans. Le gouverneur du roi à Loches, M. de Baraudin, chargé de le recevoir, avait demandé aux milices bourgeoises des deux villes de l'accueillir avec tous les honneurs dûs à un prince du sang. René Debit, le capitaine de la compagnie du quartier Picois de Loches devait aller attendre l'illustre hôte sur la route de Saint-Quentin. Déjà, à la tête de ses hommes, il avançait fièrement sur la rue des Ponts, en direction de Beaulieu. De leur côté, les Bellilociens avaient massé une partie de leur milice rue Brûlée, à la limite de Loches, sous la direction des capitaines Jousset et Doucet. Ces derniers semblèrent surpris par l'arrivée des Lochois. Jousset s'avança au milieu de la chaussée pour leur barrer le passage :

– Mort teste ! Où allez-vous ? s'exclama-t-il d'un ton bourru.

– Mort Dieu ! Teste Dieu ! Vous ne passerez pas ! surenchérit René Andrault, un autre bellilocien, en brandissant son sabre...

Debit n'eut même pas le temps de répondre. Bousculé, il perdit son chapeau en même temps qu'il risquait de perdre la face. Mais, heureusement, l'arrivée du



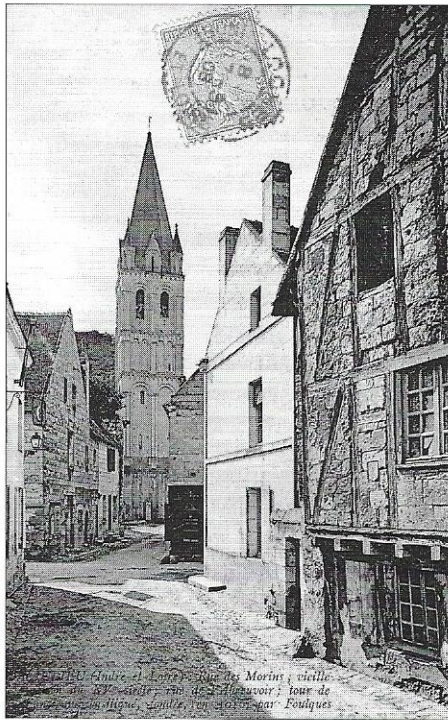
T. Bardou, édit., Loches

4 — Beaulieu près Loches (I.-et-L.) - Portail Louis XI et Trompe de Montpellier - Maison du XV^e siècle

« Du XII^e au XVIII^e siècle, il y a toute une série de logis qui gardent leur aspect ancien... Ici on remarque telle maison du XV^e avec sa paroi recouverte d'une carapace ou imbrication de lamelles de bois; là, sur les bords de la rivière, des logis en pierre et colombage avec petites terrasses et lavoirs pittoresques... Il y aurait tout un album à faire des vieilles maisons de Beaulieu, en particulier de celles qui présentent le cachet de l'époque romane, et surtout les maisons des XV^e et XVI^e siècles » (Jean Hardion et Louis Bossebœuf).

beaulieu-les-loches

du haut d'un clocher



Denis Vappereau

maire de Beaulieu, de La Borde, ramena un peu de calme. D'un naturel pacifique, ce dernier se contenta de demander, sur un ton plus conciliant, ce que la garde bourgeoise de Loches venait faire « sur le pavé de Beaulieu ». Debit expliqua alors qu'il voulait seulement gagner la route de Saint-Quentin afin de se porter au devant de Son Altesse. N'y voyant rien à redire, de La Borde donna l'ordre de le laisser passer, lui et ses hommes. Tout aurait pu en rester là...

C'était compter sans Jousset, Dousset et Andrault, ces trois Bellilociens particulièrement remontés contre les Lochois. Ils firent comprendre au maire, de façon brutale, qu'il se mêlait d'une affaire qui ne le concernait pas, et ils le renvoyèrent sans ménagement d'où il était venu. L'atmosphère s'alourdissait de minute en minute, le ton montait. De part et d'autre on s'envoyait insultes et menaces.

— Il faut passer sur le ventre de cette canaille ! finit par lancer Debit en désignant Jousset.

C'en était trop. Les gens de Beaulieu virent rouge, en particulier Andrault, le plus excité de toute la bande. Brandissant son sabre, il en asséna un coup violent sur la tête de Desplaces, un boisselier de Loches qui se trouvait le plus près de lui ; puis il frappa sur la tête du sergent Souvent, avant de s'en prendre à un certain Aubry, sellier dans le faubourg Picois. C'est alors que le lochois Grenouillat voulut s'interposer pour calmer les esprits. Mal lui en prit car aussitôt Andrault l'assomma de son sabre tandis que Dousset lui plantait sa hallebarde au beau milieu de

l'estomac ! Le malheureux rendit l'âme sur le champ !

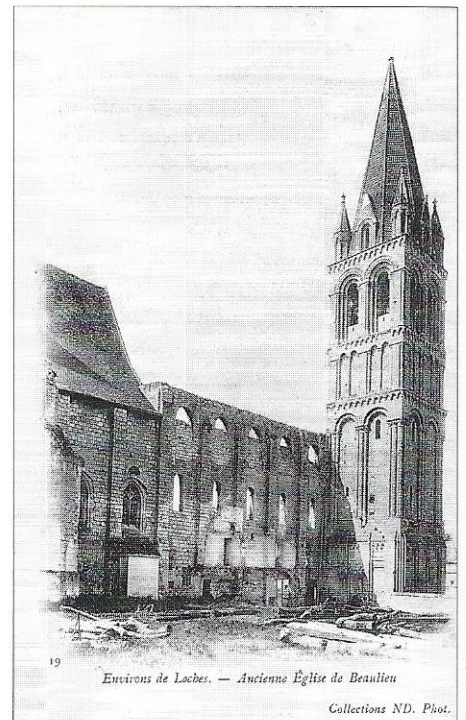
Epouvantés, les Lochois reculèrent, poursuivis par leurs adversaires qui ne s'arrêtèrent qu'à la frontière des deux cités, juste après le couvent des Vian-taises. La justice qui, dès le lendemain, s'occupa de cette affaire, se montra d'une clémence surprenante. Dousset, l'auteur du coup mortel, fut seulement condamné à verser à la veuve Grenouillat et à ses enfants une somme de 600 livres, tandis qu'Andrault devait leur donner 200 livres. Curieusement, le seul à être condamné à une peine de prison fut le capitaine lochois Debit « qui avait donné occasion à toute cette affaire ». Il fut enfermé pendant huit jours dans un cachot du donjon de Loches. Il semble que la justice voulait avant tout éviter d'envenimer les rapports déjà tendus qui existaient entre les deux cités. D'ailleurs, le 31 mai suivant, le ministre d'Etat La Vrillière recommandait à l'intendant de Touraine de veiller dorénavant « à ne rien faire en commun pour ces deux villes, mais bien séparément et indépendamment, comme si elles étaient à trente lieues l'une de l'autre, pour éviter par là de les commettre de nouveau ensemble, attendu l'animosité qu'on leur connaît depuis longtemps l'une pour l'autre. »

Rue de la Fraternité...

Quelques décennies plus tard, sous la Révolution, la municipalité de Loches, dans un souci d'oublier le passé et d'inaugurer une ère nouvelle, débaptisa la rue des Ponts pour l'appeler rue de la Fraternité, « dans le but d'entretenir la concorde entre les habitants de Loches et de Beaulieu », précisent les édiles lochois pour expliquer leur décision. Cette



« Dans sa léthargie présente, constatait André Renard vers 1950, l'antique cité bellilocienne est encore peuplée d'autant de légendes qu'un vieux burg écossais. Lui faire visite c'est partir à la découverte d'un monde disparu, dont les vestiges se retrouvent épars en maintes rues archaïques d'un pittoresque achevé. »



19

Environs de Loches. — Ancienne Église de Beaulieu

Collections ND. Phot.

Denis Vappereau

initiative ne changea sans doute pas grand chose puisque, quelque temps plus tard, au début du XIX^e siècle, le voyageur Alexis Monteil écrivait : « Parce que les anciens cadastres ont fait de Loches et de Beaulieu deux communes différentes, les habitants ne se regardent ni comme de la même ville, ni même comme compatriotes... Ce n'est pas que Loches n'eût voulu être réunie à Beaulieu, mais Beaulieu ne le veut pas ; elle tient à son existence municipale et à ne pas devenir un simple faubourg de Loches. »

Où en est aujourd'hui cette vieille querelle de voisinage ? Existe-t-il toujours « trente lieues » entre les deux cités ? Au début de notre siècle, l'administration des postes avait fixé, pour la distribution des télégrammes à partir du bureau de Loches, la distance entre les deux villes à 1 km... Or, voilà que brusquement, au milieu de l'année 1906, cette même administration décidait de doubler cette distance et de la porter à 2 km, augmentant du même coup le prix des télégrammes reçus par les Bellilociens. Le conseil municipal de Beaulieu, réuni le 27 février 1907, s'émut de cette décision tout à fait arbitraire, ajoutant même avec malice « que la distance entre Beaulieu et Loches est nulle puisque les maisons de ces deux localités se touchent ! » On le voit une fois de plus, il est plus difficile qu'il n'y paraît d'évaluer la distance entre les deux voisines, car cette distance, en réalité, varie au gré des circonstances !

Bernard Briais

beaulieu-les-loches

du haut d'un clocher

Beaulieu par Jacques-Marie Rougé

Cette Indre si douce et indolente est une trompeuse de rêves. Son flot, qui chante la jolie complainte rustique avec autant de candeur qu'une bergère de la Vallée-Noire, est un flot menteur. L'Indre devrait pleurer aux brèches de Tranche-Mort et hurler comme un vieux loup écorché de cadavres. Mais elle cause avec les joncs, avec les branches, les pêcheurs et les enfants. L'eau est bonne fille ! Il y a longtemps qu'elle a lavé la souillure du passé, et du présent elle berce la tristesse et mire la laideur. La barque tirée pardessus les « brèches » entre dans le vieux canal, jadis creusé par les moines pour conduire l'eau au moulin de l'abbaye de Beaulieu. Les « canaux » sont presque déserts. Seul, un vieillard tire avec une pelle de bois au manche long un peu de sable. Maraîchers et jardinières, sur la rive droite, arrosent, bêchent ou récoltent. Sur la gauche des peupliers montent sur un talus gazonné.

Les vieux canaux sont tristes. Quelques carpes y vivent, poursuivies par de gros brochets. Des murs lézardés ou moussus se mirent dans l'eau. On y voit un clocher, un logis et le feuillage sombre des aulnes. Un corbeau, venu du donjon de Loches, passe dans ce mirage étrange formé de pierres et de ramures. L'eau se froisse et le mirage se coupe. Nous accostons au milieu de laveuses ébahies qui lâchent leurs battoirs et ces-

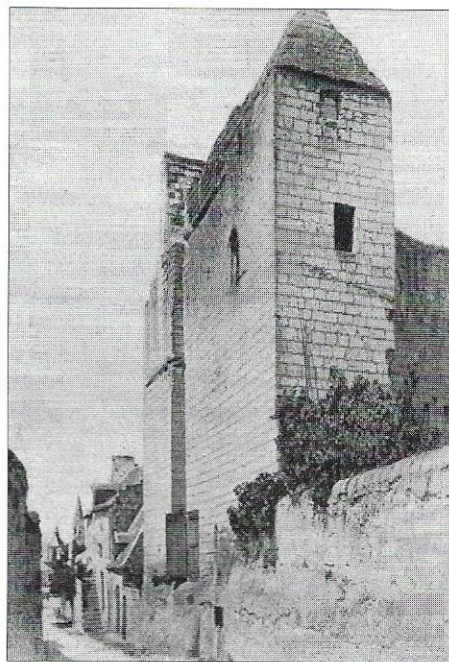
sent soudain leur babillage. Un haut clocher, un long mur, vestige d'une travée, une église « reprise » de blanc comme une vieille chape, et voilà Beaulieu.

L'abbaye, œuvre expiatoire du comte d'Anjou, Foulques Nerra, a perdu sa splendeur mais gardé sa beauté. C'est, dira-t-on, une beauté de momie, et ceux qui l'admirent, les artistes, les archéologues, les passants, sont un peu des embaumeurs. Eh bien ! non ; l'abbaye de Beaulieu a une âme à elle et pour elle seule !... Dans son abside et ses absidioles romanes, dont les ruines, comme un triple coffret, entourent un chœur gothique, dans les « arcosolia » stupidement vidés puis remplis de pierres, une lueur nous éclaire. Une torche passe sous ces voûtes dont les clés portent les armoiries des plus célèbres des abbés ; une lumière se pose sur la merveilleuse chaire abbatiale, sur les stalles finement fouillées, sur le retable, le long des colonnes, parmi les arcs et les ogives. C'est le flambeau de la foi artistique qui nous précède dans ce sanctuaire où la Révolution a pu arracher les morts de leurs tombeaux et la croix du clocher, mais où elle a dû laisser sur la splendeur morte la beauté vivante de l'ancienne abbaye.

La douceur du terroir

Les monuments, tout le monde le sait, ont une histoire. En eux, derrière eux des êtres ont souffert, aimé, prié, espéré... Deux sièges célèbres ont mis le feu à l'abbaye, saccagé la ville et pillé les autres églises. Parmi ces dernières (il y en avait trois et au moins autant de chapelles), Saint-Laurent est encore debout. C'est un édifice remarquable qui accuse le plus pur style des Plantagenets. Mais le clocher s'effondre ; le salpêtre, comme une lèpre, « mange » tout l'édifice ; les toits se découvrent, et quelques cadavres identifiés, ceux de nobles seigneurs, habitent, seuls, cette église jadis magnifique, aujourd'hui ruine, demain relique et, dans quelques années, si des mains pieuses n'aident pas d'autres mains, simple amas de pierres à vendre ou à emporter.

Autrefois, Beaulieu était une ville importante, la rivale de Loches. De nombreux hôtels seigneuriaux y élevaient leurs pignons et leurs tourelles. Quelques familles de haute noblesse lochoise y avaient leurs hébergements. Dans la petite ville, on citait de nombreux fiefs limités de logis à logis par des bouches-bornes. La légende plus que l'histoire y laisse voir la maison d'Agnès Sorel. De nombreux récits se redisent sur la mie du roi Charles VII, contes de souterrains, de chasses et de rendez-vous. Le temps a passé sur toutes ces choses,



plus rapide que l'Indre sous les ponts séparant Loches de Beaulieu. Au XV^e siècle, Beaulieu était entouré d'une enceinte fortifiée. De ces défenses, il ne reste plus que la tour Chevaleau. De là, on domine la ville, la vallée de Loches, et l'on surveille l'orée de la forêt. Le quartier de Chevaleau est un vrai pays de troglodytes. Dans les abris sous roche, déjà occupés par les préhistoriques du quaternaire supérieur, des hommes, à la fin de l'époque gauloise, habitèrent ce site voisin de marais poissonneux où coulait l'Indre et proche d'une forêt giboyeuse. Devenus serfs, puis affranchis sous Foulques Nerra, libres par franc-alleu, ces mêmes hommes devinrent les colons de l'abbaye ; et Beaulieu descendu des « caves » n'y remonte maintenant qu'aux jours des vendanges et des « pressurées », alors que les grappes dorées expriment la douceur du terroir.

Errer à Loches et visiter Beaulieu n'est pas suffisant pour emporter avec soi le souvenir réel du site historique où sommeille la vieille âme du Lochois. D'un point choisi, du lieu dit le Chrême, on domine tout le pays entre les deux collines. Une fois encore, regardons Loches et Beaulieu. Entre les deux villes, l'Indre s'étire comme un long ruban tantôt dénoué, tantôt repris et roulé en boucles larges. Par ce beau matin d'été, le soleil sourit aux ruines. Il grille une fleur, chauffe un lézard, éclaire un reflet : celui de la gloire et de la beauté du passé.

Jacques-Marie Rougé
« Loches et Beaulieu », 1904

